

# Une insomnie

Une nouvelle de Jean-Bernard Vuillème

Je suis vaillant et en bonne santé. Pourtant la nuit, dans le grand silence du sommeil de ma compagnie, il arrive que je me tourne et me retourne dans l'espoir de ne plus entendre les battements de mon cœur. Moi, je peux dormir, mais lui pas. Mon cœur s'ouvre et se ferme, je le sens palpiter derrière mes côtes. Comment ne pas penser à ce cœur qui s'ouvre et se ferme, s'ouvre et se ferme?

La journée, je ne l'entends pas, ni même le soir quand je reste tranquille dans mon fauteuil. Lorsque je me lance dans un pas de course et qu'il bat plus fort, cela ne m'inquiète pas. En général, mon cœur bat discrètement sans me déranger. Je n'y pense pas, tout simplement, ou si peu que je ne fais jamais rien pour lui. Je me lave les mains et les pieds, les dents, les cheveux. Je soigne mes rhumes, mes gripes et mes sinusites. Je m'aère les méninges. Mais pour mon cœur, rien. Bien sûr je marche, mais c'est seulement pour me déplacer. Seule la maladie pousse les gens à des activités spécifiquement adaptées au bon fonctionnement de tel ou tel organe. Je ne fais rien non plus pour mes reins, mon estomac, mon foie, ma vésicule, ma rate, etc. Je vis dans la plus complète insouciance de ce qui me constitue ce qui témoigne sans doute de mon excellente santé. Mais le cœur... la vie tient à son inlassable travail. Tout relâchement lui est interdit. Or, en conscience, je peux affirmer que je n'ai jamais rien entrepris pour le soulager ou pour l'encourager. Je l'ai toujours traité comme un esclave. Je n'ai jamais levé le petit doigt pour mon cœur. Je vis et il n'a qu'à battre pour me faire vivre. D'ailleurs, sauf en cet instant exceptionnel, je ne me dis pas même cela. Je vis comme si je n'avais pas de cœur.

L'autre nuit, blotti dans mes propres bras, je glissais lentement dans le sommeil. Un calme bienfaisant régnait dans la chambre, un calme absolu que rien ne venait troubler laissait mon corps détendu et le temps se distendait peu à peu dans la moite épaisseur des rêves naissants. Un *thooc-thooc* sourd, enfoui et capitoné rythmait la descente vers les pays de l'inconscient. J'allais m'engloutir dans cette torpeur des rêves cascadeurs, quand soudain je me sentis aspiré vers la surface et je commençai à m'agiter confusément,

entre rêve et réalité, jusqu'à l'affolement, pareil à un dormeur tiré du sommeil par des coups frappés à sa porte. Et j'émergeai dans la conscience que mon cœur battait. Il était très bruyant. J'avais beau me tourner sur un côté, sur le dos, puis sur l'autre côté, plus je m'efforçais d'oublier son battement, plus ses palpitations envahissaient ma nuit. Plus je voulais dormir, me dissoudre dans des rêves, plus il s'obstinait à m'en empêcher. Je ne pensais qu'à lui, subissant son bruit terrible, bien plus insupportable que les cris des ivrognes qui braillaient dans la rue. En ce moment, pensais-je, il s'use. Inutiles, mes stratégies de diversion du genre à donner l'ordre à l'auriculaire de ma main gauche de se dresser dans la nuit, puis à l'auriculaire de ma main droite de se lever avant de s'incliner pour le saluer. Je ne parvenais même plus à en rire. Maintenant... maintenant il pourrait s'arrêter, prendre un peu de repos, s'entêter mon esprit inquiet. S'il s'arrêtait la nuit et repartait le matin, je vivrais plus longtemps. Je dormirais plus longtemps pour vivre plus longtemps. Et je le sentais comme jamais remuer à l'intérieur de moi, battant à tout rompre, je touchais ma poitrine et il palpitait presque dans ma main. Suffit de n'y pas penser, de l'oublier, m'encourageais-je, saisis dans tes orteils le mouchoir qui s'est égaré vers tes pieds, lève la jambe et agite-le pour dire adieu cette obsession... voilà, bravo! Mais je ne pouvais que l'entendre battre... en ce moment il s'use, chuchotait mon esprit malade de mon cœur. Trente ans qu'il bat sans relâche. Quand j'avais deux ans, c'était déjà lui. Tout dépend du *thooc-thooc-thooc* régulier de cette bête rouge. Faire des projets sans y penser... sans s'en soucier! Avoir du cœur... avoir le cœur sur la main... avoir le cœur bien accroché... avoir un arrêt du cœur!

J'étais vaillant et en bonne santé, à peine plus angoissé qu'un autre. Mais plus je voulais dormir, plus s'aiguillais ma conscience de l'effort surhumain de mon cœur et je me suis levé d'un bond pour tenter de préciser les choses, espérant ainsi recouvrer mon calme. Je me suis mis à compter les pulsations comme on compterait les moutons pour trouver le sommeil. En estimant une moyenne de septante battements par minute, mon cœur s'ouvre et se ferme donc 4200 fois en une heure, 100800 fois par jour et

36792 millions de fois par année. Cela signifiait que mon cœur, malgré mon jeune âge, comptait déjà plus d'un milliard, autrement dit plus de mille millions de pulsations ininterrompues, un minimum si je considère qu'il m'arrive de courir, de gravir, de nager et d'éprouver des émotions violentes. J'avais tout calculé et recalculé car, à

moins d'être banquier, on s'embrouille vite dans la valse des millions, et j'avais fini par sombrer dans le sommeil à l'aube d'une journée pluvieuse venue couronner ma nuit blanche.

Nouvelle tirée de *Pléthore ressuscité* suivi de *Une insomnie et autres nouvelles* (L'Aire bleue, 2019). *Pléthore ressuscité* a obtenu le Prix Dentan 2009.

## «J'aime les personnages improbables, cabossés, hors normes»

**Auteur de cette nouvelle, qui exprime «la fragilité de nos vies suspendues aux incessants battements du cœur», l'écrivain Jean-Bernard Vuillème dit combien chacun de ses romans ressemble à une aventure incertaine. Interview, aux réponses écrites de sa main.**

**Le Messager boiteux: Dans la nouvelle que nous publions, vous écoutez votre cœur battre sans cesse. Pouvez-vous expliquer cette fascination autour de cette «bête rouge», que nous possédons tous?**

Cette nouvelle, rééditée en 2019, je l'ai écrite il y a très longtemps. J'avais peut-être 25 ans. Elle exprime la peur de la mort de manière très physique, très directe, et donc la fragilité de nos vies suspendues au rythme et aux incessants battements du

cœur. J'ignorais bien sûr qu'une trentaine d'années plus tard, je ferais un infarctus avec arrêt du cœur et qu'après une phase très délicate, mon cœur repartirait de plus belle, faisant de moi une sorte de miraculé jusqu'à au moins ce jour... Ce texte fait toujours son effet en lecture publique.

**Votre écriture a un rythme, une couleur. Avez-vous des lieux ou des moments privilégiés pour écrire?**

Ecrire, c'est monologuer en lien avec ce qui nous habite et nous entoure. J'écris n'importe où, de préférence dans le calme et la concentration.

**Vos racines neuchâteloises sont-elles importantes? Quel est votre rapport à vos origines et que vous ont-elles apporté?**

### L'auteur

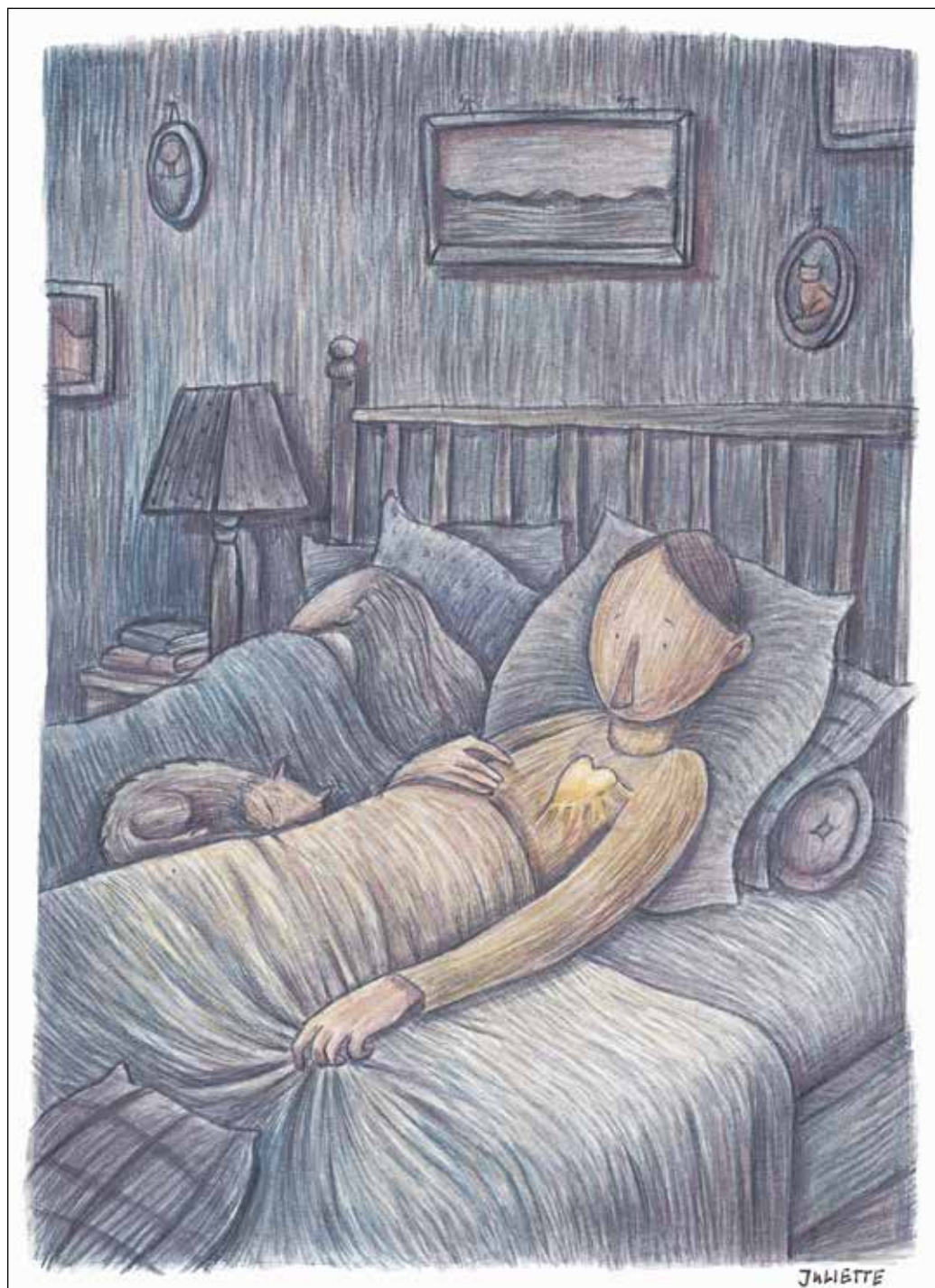
Écrivain, journaliste, critique littéraire, Jean-Bernard Vuillème est l'auteur d'une vingtaine de livres, des fictions (romans, nouvelles) et des ouvrages littéraires inclassables, proches de l'essai. Tous singuliers par leur écriture dense et précise, leur humour, leur tendresse empreinte de fantaisie. De nombreuses récompenses littéraires sont venues saluer ses écrits. En 2009, il remporte le prix Michel-Dentan puis, en 2017, il est lauréat du prix Renfer pour l'ensemble de son œuvre. En 2019, Jean-Bernard Vuillème reçoit le prix de L'Institut neuchâtelois pour sa carrière, une distinction obtenue avant lui par Agota Kristof et Denis de Rougemont, notamment. Il vit à La Chaux-de-Fonds.

Son ouvrage le plus récent, *La Mort en gondole* (Ed. Zoé, 2021), propose une intrigante plongée vénitienne entre art et amour sur les pas du peintre neuchâtelois Léopold Robert (1794-1835).



Jean-Bernard  
Vuillème  
*La Mort  
en gondole*

ZOE



JANETTE



(U. Gramatte)

**Jean-Bernard Vuillème, envahi depuis l'enfance par «un puissant sentiment d'étrangeté».**

Oui et non. Oui: premiers étonnements, premières découvertes, premières histoires, premières ambiances, ça imprègne et ça compte! Non: j'aurais pu naître ailleurs et je m'approprie les lieux nouveaux, avide de les parcourir, de les observer, de les questionner. Par exemple aux Malouines en 2002, lieu d'une guerre improbable vingt ans plus tôt, voyage qui m'a inspiré les *Carnets des Malouines* et le roman *Une Ile au bout du doigt*.

**Votre dernier roman, *La Mort en gondole* (Ed. Zoé), se passe à Venise. Vous y suivez la trajectoire du peintre Léopold Robert, qui fut célèbre et se trancha la gorge. Pourquoi ce personnage vous touche-t-il autant?**

J'ai passé six mois à Venise en 2018. Ne sachant qu'y faire, au fond, sauf à être fasciné par sa beauté, je me suis lancé sur les traces de Léopold Robert, parti des Eplatures en 1818, un village absorbé plus tard par La Chaux-de-Fonds, où tout le monde connaît aujourd'hui l'avenue qui porte son nom. L'histoire et le destin de ce peintre aujourd'hui oublié, pour ainsi dire mort d'amour au faite d'une gloire quasi inespérée, m'a presque envoûté. J'aime les personnages improbables, cabossés, entêtés, hors-normes, ceux qui vont au bout d'eux-mêmes à travers le brouillard.

**En quoi ce roman est-il important pour vous?**

Chaque roman est un nouveau défi, une aventure incertaine, finalement une sorte de victoire sur sa probable non-existence initiale. Et chaque fois c'est peut-être le dernier.

**Que vous reste-t-il de votre enfance, quel petit garçon étiez-vous?**

J'étais un enfant assez craintif habité d'une insatiable curiosité qui lui faisait surmonter sa peur et sa timidité. Je me sens toujours en lien avec lui, avide de découvrir, saisi par l'immédiate beauté comme par l'immédiate laideur. A part ça, envahi par un puissant sentiment d'étrangeté que je n'ai jamais vraiment surmonté, lié au secret, au tabou de ma naissance, ce père clandestin qui n'est jamais sorti de l'ombre, un secret dont ma mère ne s'est jamais libérée. J'en ai parlé dans un roman essentiellement autobiographique, *Le Fils du lendemain*, paru chez Zoé en 2006.

**En quoi la chose écrite reste-t-elle importante dans notre monde envahi par les écrans et les images rapides ?**

Sur les écrans, on ne fait pas que regarder. On écrit aussi beaucoup, trop sans doute. La littérature dit ce que seule la littérature peut dire, au-delà de toutes les sciences sociales, de l'histoire et même de la philosophie. C'est la cerise sur le gâteau. Sinon rien, on peut s'en passer.

**Lisez-vous ou lisez-vous *Le Messager boiteux*? Ce personnage vous suggère-t-il un souvenir?**

C'est un journal mythique que je n'ai jamais cherché à toucher, mais que j'ai probablement eu une ou deux fois entre les mains. Il me vient des images et des sentiments très positifs à l'énoncé de son nom et je m'en veux de l'avoir ainsi ignoré, comme si je me contentais de savoir qu'il a existé et qu'il existe encore. Au temps de la surinformation et de la mésinformation, j'y songe avec un brin de nostalgie et de tendresse. J'y songe comme au temps de mon enfance et même avant, quand je n'étais pas encore né et qu'il y avait moins à lire, moins souvent, mais peut-être mieux à lire.

MD